UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

TABLEAU

HISTORIQUE ET CRITIQUE

DU POLYTHÉISME

CHEZ LES ANCIENS HÉBREUX

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'AU PREMIER EXIL.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le août 1865, à heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

Z. GRENIER DE FAJAL,

DE LA BASTIDE-DE-SEROU (ARIÉGE).

STRASBOURG

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1865.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

M. REUSS, Président de la soutenance.

MM. REUSS,
BRUCH,
COLANI,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

TABLEAU

HISTORIQUE ET CRITIQUE

DU POLYTHÉISME

CHEZ LES ANCIENS HÉBREUX

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RÉCULÉS JUSQU'AU PREMIER EXIL.

« Quand les poëtes rapportent au soleil presque
« toutes les divinités, ce n'est pas l'effet d'une vaine
« superstition, mais le résultat d'une raison divine. »
MACROBE, *Saturn.*, I, 17.

PREMIÈRE PARTIE.

Du polythéisme en général.

1. La première chose qui frappe quand on ouvre l'Ancien Testament c'est l'antagonisme continu que l'on trouve entre les doctrines religieuses du peuple et celles des prophètes. Je dis *le peuple* et non pas *une partie du peuple*[1], car les expressions, *Israël*, *Jacob*, *mon peuple*, *la nation* etc. ne permettent pas de supposer que les orateurs sacrés ne s'adressent qu'à quelques individus. Je dis aussi *les prophètes* et non *quelques pro-*

[1] Quelques passages en exceptent cependant un petit nombre d'hommes. Élie (1 Rois XIX, 18) parle de 7000 hommes (c'est-à-dire un petit nombre) qui n'ont point fléchi le genou devant Baal. Quand le jour de la vengeance arrivera, quelques hommes à peine y échapperont (Amos III, 12); cf. És. VI, 13.

phètes, car ils sont unanimes à dire qu'Israël a manqué à son Dieu, qu'il a été une épouse infidèle et adultère, qu'il a dévié de la voie droite pour s'adonner aux abominations des cultes étrangers. Il n'y a rien de plus instructif, je le répète, que de voir deux tendances religieuses diamétralement opposées marcher parallèlement chez le même peuple, et cela durant plusieurs siècles. Il est beau de voir un petit nombre d'hommes, comme l'était celui des prophètes, aux prises avec tout un peuple pour la conquête d'une idée. Le spectacle, sans doute, nous étonne et nous surprend parce que nous sommes habitués à voir les opinions contraires s'étouffer mutuellement tour à tour pour ressortir souvent plus vivantes des étreintes de cette lutte. Ici, au contraire, il n'y a rien de tout cela. La lutte est longue, opiniâtre, continue; aucun des deux adversaires ne parvient à renverser l'autre jusqu'à ce qu'enfin une circonstance imprévue (la déportation) vienne assurer la défaite du parti du passé et la victoire du parti de l'avenir.

2. Mais essayons de caractériser plus longuement cette rivalité. Quelles étaient donc ces doctrines qui avaient fait leur temps et celles qui allaient commencer leur existence? Pour le savoir nous n'avons qu'à ouvrir les textes. Nous y trouverons que le dieu adoré par le peuple ne demande d'autre culte que celui qui consiste en offrandes et en sacrifices, tandis que celui des prophètes veut avant tout un culte intérieur, spirituel, qui parte d'un cœur pur et sans tache[1]; je dirai même qu'il

[1] « Qu'ai-je à faire de cette multitude de victimes que vous m'offrez, dit le Seigneur? Tout cela m'est à dégoût » (És. I, 11-14; cf. Jér. VII, 21-23; Ps. L, 8-14).

veut un culte chrétien. Une seconde différence entre le dieu du peuple et celui des prophètes, c'est que le premier n'est que le plus grand des dieux qui peuplent l'univers, qu'il les a pour associés dans les prières et les adorations des mortels, tandis que le second ne partage avec aucune autre divinité l'empire du monde. Une troisième différence consiste en ce que le peuple ne pouvait concevoir son dieu que d'une manière anthropomorphique et au moyen d'emblèmes et de symboles empruntés au taureau [1], tandis que le dieu des prophètes est au-dessus de toute description précise et se présente à nous avec la plus grande et la plus imposante majesté, suite naturelle de son unité! (Ps. L, 3-6; Job XXXVIII; És. XL et suiv.; XLV, 5 et suiv.; comparé à Amos IV, 13).

3. D'où venait donc aux prophètes cette doctrine? Était-ce un retour vers le passé, vers un enseignement primitif que le peuple aurait abandonné; en un mot, cette doctrine qu'ils annonçaient, ce monothéisme absolu qu'ils prêchaient, avait-il déjà fait partie de la religion de leurs ancêtres? ou bien leur enseignement constituait-il quelque chose de nouveau, un pas de plus fait vers une religion nouvelle que leurs pères n'auraient point connue? Cette dernière supposition me paraît être la seule vraie. Les textes sont formels. Voici d'abord pour l'époque où ils habitaient encore la Mésopotamie. «Vos pères, dit Josué (XXIV, 2, 14, 15) ont

[1] Le taureau est emprunté à l'Égypte par Aaron (Ex. XXXII) et par Jéroboam (1 Rois XII, 28-29), et rappelle les taureaux Apis, Mnévis et Onuphis. La phrase : «C'est demain la fête de Jéhovah» (Ex. XXXII, 5), ainsi que le fait que c'est le frère même de Moïse qui fond ce taureau, prouvent que ce n'est pas le culte d'un dieu étranger.

« habité anciennement au delà du fleuve (Euphrate)... « et ont servi des dieux étrangers.—Et maintenant crai- « gnez Jéhova et servez-le... et défaites-vous des dieux « que vos pères ont servis au delà du fleuve et en Égypte « — et s'il vous fait de la peine de servir Jéhova, choi- « sissez aujourd'hui qui vous devez servir, ou des dieux « que vos pères ont servis au-delà du fleuve ou des dieux « amorrhéens etc. » Les paroles d'Ézéchiel ne sont pas moins formelles. « Vous vous êtes prostitués avec les « enfants de l'Égypte... de l'Assyrie... de Canaan « (Éz. XVI, 26, 28, 29; cf. XX, 7-36). Une mère a eu « deux filles[1] (Éz. XXIII, 3-fin) qui sont tombées dans « la fornication en Égypte etc. »

4. On le voit, d'après le témoignage même des prophètes, le polythéisme hébreu remonte à l'origine, ou comme dit Ézéchiel (XXIII, 3) à la jeunesse même de la nation, et s'est conservé toujours puissant jusqu'à la destruction de la nationalité juive par les Assyriens. Mais ces textes ne sont pas les seuls qui viennent à l'appui de notre thèse. Des dieux étrangers (Gen. XXXV, 2, 4) restèrent pendant longtemps dans la famille de Jacob, peut-être aussi les Théraphims de Laban (Gen. XXXI, 19), jusqu'à ce qu'enfin il les enterra un jour sous une térébinthe de Sichem. Encore du temps de David et dans sa famille les Théraphims paraissent (1 Sam. XIX, 13) avoir été en honneur. Dans le désert, et pour ainsi dire au lendemain de leur sortie d'Égypte, quand au souvenir des sanglants exploits de l'ange exterminateur et de leur grande délivrance ils auraient dû être pleins de ferveur pour le dieu grand et puissant

[1] Ces deux filles sont Samarie et Jérusalem (Éz. XXIII, 4).

qui avait triomphé des divinités égyptiennes, ils adorent, au contraire, le dieu Molok et le dieu Saturne (Amos V, 26; Actes VII, 43) malgré la défense de Moïse (Lévit. XVIII, 21).

Mais nous allons plus loin. Le sabéisme n'étant qu'une forme du polythéisme, si nous réussissons à constater chez les Hébreux le culte des astres, nous aurons aussi constaté par là le culte de divinités multiples. Or les preuves du sabéisme israélite ne manquent pas.

5. La première est la présence chez eux des nombres *sept* et douze comme nombres sacrés. « S'il est permis, « dit M. Munk[1], de rattacher les fêtes instituées par « Moïse à quelque idée orientale plus ancienne... on « retrouvera ici cette influence mystérieuse du nombre « sept qu'on rencontre si souvent dans l'antiquité orien- « tale[2]... Quoi qu'il en soit, le nombre sept joue un « grand rôle dans les temps sacrés des Hébreux; le « septième jour est sacré; la Pâque et la fête des Ta- « bernacles durent sept jours; de la Pâque on compte « sept semaines, et puis on célèbre la Pentecôte; le « premier jour du septième mois est distingué par une « solennité particulière, et une grande partie de ce mois « est consacrée à des fêtes; la septième année est sacrée, « et après sept fois sept ans on célèbre le jubilé. » Ammien Marcellin[3] nous parle des « sept jours de céré- « monies que les prêtres de Memphis emploient à cé- « lébrer la naissance du dieu Apis,» et ailleurs[4] «d'un «jeune homme... qui croyait qu'en comptant sept « voyelles c'était un remède souverain pour l'esto-

[1] Munk, *Palest.*, p. 181, et dans *Bible de Cahen*, vol. IV.
[2] Josèphe, *Contre Ap.*, II, 39. — [3] XXII, 8. — [4] XXIX, 2.

« mac. » Ce nombre se rapporte évidemment aux sept planètes; tous ceux qui en ont parlé sont unanimes sur ce point[1]. Cicéron dit, en parlant de ce nombre : « *qui « numerus rerum omnium fère nodus est*, » et M. Munk croit « que le fonds de ce mystère est probablement « dans l'influence des sept planètes, à l'influence des- « quelles était subordonné tout le monde sublunaire. » Le sabéisme est si antique chez les Juifs qu'une tradition fait remonter la semaine, c'est-à-dire le culte des sept planètes, jusqu'à la création; et encore aujourd'hui les jours de la semaine portent chez différents peuples les noms de la planète à laquelle ils étaient consacrés[2]. Les sept branches du chandelier (Ex. XXV, 32-37) paraissent aussi se rapporter aux sept luminaires.

A côté du nombre sept est le nombre *douze* qui est tout aussi sacré; il y a douze patriarches, douze tribus, douze disciples etc., Hercule accomplit ses douze travaux, et le soleil parcourt les douze signes du zodiaque; or nous savons positivement (2 Rois XXIII, 5) que du temps de Josias (641-610 avant Jésus-Christ) le zodiaque (מַזָּלוֹת) était adoré chez les Juifs.

6. Nous trouvons en outre certaines expressions qui trahissent le culte des astres, au moins chez les Cananéens; telles sont celles de *Fontaine du soleil* (Jos. XV, 7), de *Maison du soleil* (Jos. XV, 10) ou Bethchémech, expressions qui, en nous rappelant la Table du Soleil des Éthiopiens[3] nous présentent cet astre comme un

[1] Cicéron (*Songe de Scip.*); Macrobe (*Comment. du songe de Scip.*); Basile (*Exam.*, 3e jour); Cahen (*Ad Nomb.*, XXIII, 1); Quinte-Curce, V, 5; Gesenius (*Thesaurus*).

[2] Lundi (*Montag*), à la Lune; mardi, à Mars; mercredi, à Mercure; jeudi (*Donnerstag*), à Jupiter; vendredi, à Vénus; samedi, à Saturne; et dimanche (*Sonntag*), au Soleil. — [3] Hérod., III, 18.

être vivant. L'antique astrolâtrie des Sénites a laissé des traces jusque dans la langue hébraïque. Le mot בקר (bakar, boker), signifiant, avec un léger changement de voyelles, matin ou aurore, et bœuf ou vache, nous reporte au mythe oriental qui fait, tantôt des nuages, tantôt de l'aurore, la vache céleste qui laisse tomber sur la terre son lait, la rosée du matin. « Les « vaches, dit Max Müller [1], auxquelles on fait si sou- « vent allusion dans les Védas, que Vritra a enlevées et « qu'Indra a reprises, sont en réalité ces mêmes vaches « brillantes que l'aurore conduit chaque matin à leur « pâturage, et qui, de leur lourd pis, envoient sur la « terre desséchée une rosée rafraîchissante et fertili- « sante, c'est-à-dire les nuages. » M. Langlois [2], au contraire, soutient que « la vache doit être... la lu- « mière, les rayons, » « les rayons du soleil, » « les rayons du jour. » Ajoutons encore que le nom d'Indra, qui délivre ces vaches, signifie, d'après M. Langlois, seigneur, roi, ce qui l'assimile immédiatement au soleil, qui porte aussi ce titre (baal, molok); d'après cela, les vaches qu'il tire de la caverne ce sont les rayons qu'il tire de l'obscurité de la nuit. Ce mythe des *bœufs du soleil* a été très-répandu, mais c'est peut-être en Sicile qu'il a été le plus florissant.

7. Ceci nous amène à parler des *chevaux du soleil.* Josias, ému d'un saint zèle pour le culte de l'Éternel, détruisit (2 Rois XXIII, 11) les chevaux et les chariots que son peuple avait consacrés au soleil. Ces chevaux étaient-ils vivants, comme le pense Bo-

[1] M. Müll., *Mythol. comp. dans la Rev. germ.*, 31 juillet 1858.

[2] *Rég. Véda.*, sect. I, lect. 1, hymne 6, verset 5, et note 36; sect. III, lect. 8, note 2.

chart[1], ou purement artificiels, comme le suppose Pocarus[2]? C'est ce qu'on ne saurait déterminer; toujours est-il que c'était un usage fort répandu parmi les peuples païens que de consacrer des chevaux au soleil; ainsi faisaient les Perses [3], les Rhodiens [4], les Massagètes [5], les Arméniens [6] et les Lusitaniens d'Espagne [7]. Chez les Grecs, ces chevaux étaient au nombre de quatre [8], tandis que les chevaux solaires védiques sont au nombre de deux, de sept ou de dix; le soleil lui-même est appelé cheval dans le Rég-Véda, et c'est sous ce nom que plusieurs hymnes lui sont adressés [9].

8. Ce n'est pas sans raison que Porphyre [10] dit que « les Juifs de Syrie, ainsi que le remarque Théophraste... « examinent les astres toute la nuit;» car de l'influence des astres dépendait la récolte de toute l'année; c'est avec une joie fiévreuse qu'ils célèbrent toutes les *Néoménies* (Nomb. XXVIII, 9-15) et le renouvellement de l'année à Pâques, c'est-à-dire le passage du soleil à l'équinoxe du printemps; chez eux l'année était agricole; et dans les réjouissances auxquelles ils se livraient plusieurs fois dans l'année, ils ne savaient point distinguer entre la joie que leur inspirait une bonne récolte, et la reconnaissance, ou plutôt l'adoration qu'ils devaient à la nature qui la leur avait donnée.

9. D'ailleurs si nous examinons de bien près l'ancien culte hébreu, nous trouverons qu'il a de grandes

[1] Hiéroz, part. I, liv. II, 10. — [2] Pocarus, *De simulacris solaribus*, c. XI. — [3] Xénoph., *Cyrop.*, VIII, 3; Strab., XI, 19, § 5. — [4] Bochart, *Hiér.*, part. I, liv. II, 10. — [5] *Id.*, Strab., XI, 11, § 2; Hérod., I. — [6] Xénoph., *Anabase.*, IV. — [7] Strab., III, 3, § 4; ceux-ci à Mars. — [8] Hygin., fab. 183. — [9] *Rég-Véda*, sect. II, lect. C, hym. 5, 6; sect. III, lect. 9, hym. 8.

[10] Porph., *De Abst.*, II, 26.

analogies avec les cultes des peuples environnants. Ces analogies peuvent se réduire à deux principales : le culte a lieu sur les hauteurs ou les hauts lieux, et il s'accomplit sous les arbres et dans les jardins. Le *culte sur les hauteurs* est peut-être emprunté aux Perses, qui ne célébraient le leur que sur le sommet des collines : « ils sacrifient sur des lieux élevés, dit Strabon[1], « en s'adressant au ciel qui est leur Jupiter ; » et Hérodote[2] nous apprend que les Perses « ont coutume de « sacrifier sur le sommet des plus hautes montagnes. » « Gesenius, dit Cahen[3], fait un rapprochement du « culte des Persans, des Grecs, et même des anciens « Germains, qui tous préféraient les hautes montagnes « pour faire leurs dévotions. Là on se croyait plus près « des dieux ; et en effet, retiré du tumulte du monde, « on se sentait plus disposé aux sentiments religieux[4]. » Les Hébreux n'ont pas échappé à cette habitude ; c'est sur une montagne (Gen. XXII, 2) qu'Abraham offre son fils Isaac ; que Jacob et Laban (Gen. XXXI, 54) font un sacrifice ; que Balaam fait bâtir ses autels (Nomb. XXIII, 14, 28), que Josué élève un lieu pour y sacrifier (Jos. VIII, 30), et que Samuel invite Saül à un festin (1 Sam. IX, 12, 14, 19). On sait en outre que les Cananéens ne célébraient leur culte que sur des hauteurs ; l'usage s'en conserva si bien chez les Juifs jusqu'à l'exil que bien souvent c'était sur les terrasses des maisons (2 Rois XXIII, 12 ; 2 Chr. XXXIII, 15 ; Jér. XXXII, 29, XIX, 13) qu'ils faisaient leurs encensements à l'armée céleste.

[1] Strab., XV, 3, § 11. — [2] Hérod., I, 131, cité par Origène adv. Cels., V. — [3] *Ad* Es. LXV, 7. — [4] Voy. encore l'abbé Pluche, II, 10.

10. La seconde grande analogie que l'on remarque entre le culte primitif des Hébreux et celui des païens, c'est que tous les deux ont lieu *sous les arbres et dans les jardins*[1]; le temple de Dodone, ceux des Druides, des Germains, étaient tous entourés d'arbres, et souvent situés dans d'épaisses forêts; les Mahométans de la Perse[2] « vénèrent les arbres qui paraissent avoir duré « plusieurs siècles,» et les anciens Arabes[3] adoraient un grand palmier; peut-être les Juifs mêmes se sont-ils laissés quelquefois entraîner à ce culte des arbres[4]; mais ce n'a en tout cas été que l'exception; il est plus probable qu'ils n'ont recherché l'ombre des arbres que pour étudier le tremblement des feuilles dans l'intention de faire de la divination[5], ou bien pour y jouir de l'ombre et s'y livrer à des orgies, ou bien enfin, ce qui nous paraît être plus près de la vérité, pour jouir du voisinage des morts et apporter des offrandes sur les tombeaux (Gen. XXXV, 8; 1 Sam. XXXI, 13; 2 Rois XXIII, 16). Les anciens patriarches étaient tellement imbus de cette superstition, « qu'Abraham[6] bâtit un « autel dans le bois de Mamré; il planta un bois à Beer- « sabée (Gen. XXI, 33), et y érigea un autel; Isaac en « dressa un près de Sichem, et apparemment sous le « même chêne ou dans le même bois où Josué (Jos. « XXIX, 26) en bâtit un quelque peu avant sa mort; « ce bois est encore marqué dans le livre des Juges « (Juges IX, 6).» On a déjà fait remarquer[7] que le chêne était si bien « l'attribut caractéristique de Jupiter, « qu'on l'adorait anciennement en Italie, sur le mont

[1] Senèque, *Let.* XLI. — [2] Calmet, *Ad Gen.*, XXI, 33. — [3] De Perceval, I, 124, 125. — [4] Maïm., *De idol.*, VII, 16. — [5] Moïse de Khorène, I, 20. — [6] Calmet, *Ad Gen.*, XXI, 33. — [7] Brunel, VII.

« Célius, dans une forêt de chênes, sous l'appellation de « Jupiter Querquetulanus, c'est-à-dire dieu du chêne. » Or ces hauts lieux dont nous avons parlé, et ce culte du chêne rappellent trop le culte païen pour que ce rapprochement ne soit pas légitime; on conviendra facilement, je pense, que la forme est païenne; or à chaque forme différente correspond une notion de même nature; et l'identité de forme de deux religions nous fait bientôt supposer une identité de notions.

11. Cette identité éclate d'une manière peut-être encore plus évidente dans l'usage barbare des *sacrifices humains:* les Gabaonites mettent en croix sept hommes (2 Sam. XXI, 6, 9); Jephté immole sa fille (Jug. XI, 31, 39); tous les premiers-nés étaient anciennement offerts en pâture à la divinité (Lévit. XXVII, 28; Ex. XIII, 2; Éz. XX, 26), et que de fois la Judée n'a-t-elle pas vu couler dans la vallée de Hinnon le sang de ses enfants qu'elle offrait à Molok!

Il est encore plusieurs analogies secondaires entre les rites judaïques et les rites païens; mais ces analogies sont plutôt des emprunts que les Hébreux ont faits à l'Égypte et aux autres nations environnantes[1]. Pour M. Nicolas, « l'arche sainte est incontestablement une « imitation des petites chapelles en bois peint ou doré, « dont on voit de si fréquentes représentations dans les « peintures égyptiennes.[2]» Volney[3] y voit une réminiscence du coffre-tombeau d'Osiris; il prétend même avoir trouvé le nom d'Osiris dans le cantique de Moïse. Boulanger[4] a fait remarquer la ressemblance des deux temples de Hiérapolis et de Jérusalem; et comme celui

[1] M. Nicolas, *Études sur l'Ancien Testament*, p. 96. — [2] *Id.* — [3] *Ruines*, XXII, 9. — [4] Boul., I, 1, § 3.

de Hiérapolis paraît être beaucoup plus ancien [1], il est probable que c'est celui de Jérusalem qui lui a emprunté ce qu'il a de commun avec lui, « un même plan, « une même distribution des bâtiments, une hiérarchie « toute pareille dans l'ordre des pontifes : ils étaient « mutilés dans l'un et circoncis dans l'autre. »

12. Tout ce que nous avons dit jusqu'ici, prouve évidemment que la religion de la masse des anciens Hébreux [2] ne différait pas essentiellement de celle des peuples voisins. D'ailleurs la persistance avec laquelle les Juifs reviennent toujours au polythéisme, leur répugnance à s'en séparer, prouvent que ce n'étaient pas là de simples défaillances accidentelles, mais bien un retour vers une religion qui leur était plus connue, qui les avait nourris, et dans laquelle eux ou leurs ancêtres avaient été élevés. Depuis le jour où l'Éternel a promulgué sa loi sur le mont Sinaï (Amos V, 26 ; Actes VII, 43) jusqu'à celui où le dernier prophète a prononcé sa dernière menace, le polythéisme a toujours régné en Israël. Les lois contre les idolâtres attestent l'existence de l'idolâtrie; les lois contre les astrologues attestent l'existence de l'astrologie et de l'astrolâtrie. Sur les dix-neuf rois d'Israël (975-721 avant Jésus-Christ), il n'y en a pas un seul qui ne soit mauvais, c'est-à-dire qui n'adore Baal et Astarté ; sur les vingt rois de Juda (975-588), à peine y en a-t-il quatre ou cinq qui méritent le titre de bons, et encore trouverait-on bien à redire sur leur piété.

[1] Lucien, *De dea Syra*, XII; il remonterait à Deucalion, «d'après l'opinion commune.»

[2] Nous disons que le polythéisme était la religion primitive des Hébreux, et qu'il a continué d'être celle du peuple, de la basse classe, jusqu'à l'exil.

13. On me dira peut-être que le retour au polythéisme n'était qu'une simple chute occasionnée par le voisinage des peuples païens[1]. Mais à cela je puis répondre que l'on ne comprendrait pas que, seuls dans toute l'antiquité, les Hébreux eussent été si vacillants dans leurs principes religieux; qu'au contraire, la suite de leur histoire prouve que, quand ils ont une bonne fois et franchement accepté une idée, ils la conservent religieusement et se font tuer pour elle; que depuis vingt-quatre siècles qu'ils sont monothéistes, ils n'ont pas varié d'un seul iota dans leurs croyances, et n'ont pas un seul instant abandonné leur religion pour en essayer une nouvelle; qu'ils se sont trouvés en contact avec des peuples de religions diverses, des païens, des chrétiens de toutes les communions, des Mahométans; qu'ils ont subi leur influence morale, intellectuelle, artistique et littéraire, mais leur influence religieuse, jamais. — M'objectera-t-on que l'individu a pu faire ce que n'a pu faire la nation; que, se sentant le seul représentant de sa religion parmi des cultes étrangers, il a tenu à honneur d'y rester fidèle? Soit, je l'accorde; mais l'on m'accordera aussi que les dangers étaient beaucoup plus grands, les tentations beaucoup plus fortes; d'ailleurs, comme nation aussi, après l'exil, ils se sont trouvés en contact avec des peuples païens, et c'est peut-être leur captivité chez un peuple polythéiste qui, loin de les affermir dans leurs idées religieuses, les a rendus monothéistes. Et, dans le cas où leurs rechutes ne viendraient que de l'influence étrangère, leur réceptivité

[1] Nos missionnaires chrétiens de l'Afrique et du Sénégal ne sont pas devenus polythéistes pour être en contact avec des païens.

même prouverait contre eux et contre la certitude de leurs convictions.

14. On alléguera encore que déjà avant Moïse il y a eu des monothéistes (patriarches). Ceci est vrai, mais ne prouve rien; le peuple a parfaitement pu être polythéiste, sans que les esprits d'élite l'aient été. Le peuple grec affirmait plusieurs dieux, tandis que Socrate, Platon etc. n'affirmaient qu'un Dieu unique; que leur Dieu soit différent de celui de Moïse, je le veux bien; mais ceci est une différence de qualité et non pas de quantité.

Si l'on dit que, le premier fondateur du peuple d'Israël ayant été monothéiste, ses descendants ont dû l'être aussi, je répondrai que ceci n'est pas une conséquence logique; l'école sceptique et probabiliste de l'Académie n'est-elle pas sortie de l'école de Platon? Le christianisme cérémoniel du moyen âge n'est-il pas sorti du christianisme spirituel de Jésus-Christ? D'ailleurs, si l'on fait remonter le monothéisme jusqu'à Abraham, il n'y a pas de raison pour ne pas le faire remonter encore plus haut, jusqu'à Énos (Gen.IV, 26), qui, le premier, adore Jéhovah. Or ceci ne peut s'expliquer que de deux manières: ou bien Énos, fils de Seth, est le premier adorateur de Jéhovah, et alors les descendants n'auraient pas marché sur les traces de leur père, puisqu'un déluge devint nécessaire, et Énos n'étant pas hébreu, il serait donc vrai que Jéhovah aurait commencé par être un dieu païen, un Jupiter; ou bien ceci est une anticipation du rédacteur, et alors rien n'empêcherait de croire qu'il a également anticipé pour Abraham; et la preuve en serait que ce n'est que dans un âge déjà avancé de sa vie que Jacob (Gen.

XXVIII, 21) connaît l'Éternel, et que, moyennant certaines conditions et par un pacte synallagmatique, il jure de le prendre pour son patron. Or il n'est pas probable que Jacob soit resté jusque-là sans dieu; il n'aura fait que retirer la primauté à l'un pour la donner à l'autre, parce qu'il se trouvait sur le domaine de ce dernier et dans la localité qu'il avait sous sa protection.

15. On alléguera encore l'exemple de Melkisédek (Gen. XIV), prêtre du Très-Haut et celui du chef de l'armée de Jéhovah (Jos. V, 14). Mais le récit de Melkisédek s'explique fort bien par ce que raconte Philon de Byblos au nom de Sanchoniaton[1]. Après avoir parlé du dieu Sydyk et de ses fils, les Dioscures ou Cabires, Sanchoniaton continue ainsi : « De leur temps naquit « un certain *Elion*, dont le nom signifie *Très-Haut*, « et sa femme appelée Bérouth ; ils demeurèrent dans « les environs de Byblos. D'eux naquit Epigeïos (ter- « restre) ou Autochthon (indigène), que plus tard on « appela *Ciel*.... Il eut une sœur des mêmes parents ; « elle fut appelée *Terre*.... Leur père Très-Haut ayant « péri.... fut divinisé par ses enfants, qui lui consacrè- « rent des libations et des sacrifices....» « Si ce récit,» dit M. Munk[2], « est réellement d'origine cananéenne, « il jette beaucoup de lumière sur un passage de la Ge- « nèse ; on y parle de Melkisédek, roi de Salem, *prêtre « du Dieu Très-Haut* (Elion) ; il bénit Abram au nom

[1] De ce que les fragments de Sanchoniaton sont inauthentiques, il ne s'ensuit pas que la mythologie qu'ils renferment le soit ; de même que de l'inauthenticité du Pentateuque on ne peut pas conclure à la non-historicité de l'émigration d'Abraham, et d'autres faits semblables.

[2] Munk, *Palest.*, p. 92.

« du *Dieu Très-Haut, qui produisit le Ciel et la Terre* [1].
« On ne savait pas s'expliquer l'apparition d'un prêtre
« du vrai Dieu au milieu des peuplades cananéennes....
« Ne serait-il pas plus simple de prendre Melkisédek
« pour un prêtre cananéen, ministre du dieu *Elion*,
« père du *Ciel* et de la *Terre?* » Or le nom de Très-Haut (עֶלְיוֹן) est souvent donné à Jéhovah dans l'Ancien Testament (Ps. VII, 18; IX, 3; XVIII, 14), et le nom d'Elion nous reporte au culte de Hélios ou du Soleil [2]. Ceci nous expliquerait jusqu'à un certain point pourquoi nous trouvons chez les Cananéens des traces du culte de Jéhovah sous son nom juif [3]. D'ailleurs le mot Elohim rappelle les campagnons de guerre d'Ilus ou Chronos [4], avec l'aide desquels celui-ci chassa Uranus. La notion exprimée par Jéhovah (celui qui est) rappelle le dieu égyptien, dont l'inscription écrite sur la porte du temple de Saïs disait : « Je suis ce qui a été, ce qui « est, et ce qui sera ; nul mortel n'a levé jusqu'ici le « voile qui me couvre [5].» C'était la déesse Neith, dont

[1] Gen. XIV, 19 עֵל עֶלְיוֹן קֹנֵה שָׁמַיִם וָאָרֶץ. Le mot קָנָה, qui signifie *acquérir*, veut aussi dire souvent *créer* (Deut. XXXII, 6; Ps. CIV, 24; CXXXIX, 13; Prov. VIII, 22).

[2] Pluche, vol. I, p. 174 et suiv. Court de Gébelin, *Monde primitif* (*Comment. de Sanchoniaton*). Le nom *Élion* se retrouve dans celui d'Abdolonium (עֶבֶד עֶלְיוֹנִים serviteur, c'est-à-dire adorateur des dieux) et dans l'Alonim Volonauth (עֶלְיוֹנִים וַעֲלְיוֹנוֹת, dieux et déesses) de Plaute (*Pœn.*, V, 1, 1).

[3] Le nom *Adonisédek* (Jos. X, 1) signifie justice; d'Adonaï ou de l'Éternel; en outre l'Éternel paraît être connu de Bahab (Jos. II, 9), de Balaam (Nomb. XXII, 8) et même du prêtre Jethro (Ex. XVIII, 9), avec lequel Moïse s'allie par un mariage. Ce mariage est-il mixte ou non?

[4] Sanchoniaton.

[5] Plut., *De Isis et Os.*, IX; pour la critique de cette inscription, voy. Nicolas, *Études sur l'Ancien Testament*, p. 151.

Jablonski[1] a dit qu'elle est l'intelligence éternelle et créatrice, la Minerve et le Vulcain des Grecs.

16. Je consens cependant à accorder la disparité de Jéhovah d'Abraham d'avec l'Elion des Phéniciens, à la condition toutefois qu'on m'accordera aussi que ce Jéhovah diffère de celui des prophètes. Le Jéhovah abrahamide, en effet, est un dieu essentiellement local, patriote, national; témoin le fait qu'Abraham a besoin de quitter la Chaldée pour venir le servir sur son domaine. Le Jéhovah mosaïque ne l'est pas moins. Il fallait bien, en effet, que l'Éternel fût le dieu national des Juifs pour qu'il fît aussi impitoyablement exterminer tous les peuples qui entreprenaient de faire résistance à ces hordes nomades, à ces Bédouins pillards. Or qui dit dieu national, dit qu'il y a des dieux patrons, tutélaires, protecteurs de tel ou tel peuple contre tel ou tel autre; il dit polythéisme, ou tout au moins, monothéisme relatif. Comme nous l'avons déjà dit, il y a deux sortes de monothéisme: un monothéisme absolu et un monothéisme relatif. Le *monothéisme absolu* ne consiste pas seulement à n'avoir qu'un seul dieu, mais aussi à ne croire à l'existence objective et personnelle que d'un seul dieu. C'est là le monothéisme des prophètes, des Juifs postérieurs à l'exil, des chrétiens, des Musulmans. Le *monothéisme relatif*, au contraire, consiste en ce que tel peuple, telle ville, telle famille se choisit, parmi la foule des dieux qu'il croit, un dieu patron, un dieu à lui. Ce monothéisme, qui ne peut exister que dans et par le polythéisme, et qui est une forme même du polythéisme, ce monothéisme, dis-je,

[1] *Panth. égyp.*, I, 3.

est celui de presque tous les peuples païens arrivés à un certain degré de culture, et, entre autres, celui de la populace juive antérieure à l'exil ; mais ce n'est pas là le monothéisme pur des prophètes. A ce prix-là les Grecs aussi seraient monothéistes, et avec eux les Égyptiens, les Phéniciens, les Romains etc. Telle ville (Athènes) est-elle spécialement protégée par Minerve? monothéisme ; par Junon (Argos)? monothéisme ; par Diane (Éphèse)? monothéisme ; par Hercule (Tyr, Gadès)? monothéisme ; tel peuple (Scythes) est-il spécialement sous la protection de Mars? monothéisme. Mais au fond et par delà ce grossier et apparent monothéisme il y a le polythéisme, c'est-à-dire la croyance à la réalité des autres dieux qui, dans un jour de guerre ou de combat, lutteront ou pour vous ou pour vos ennemis ; la croyance à l'efficacité de leur patronage, funeste pour les uns, salutaire pour les autres.

17. A partir du séjour en Égypte, le polythéisme juif, de simple qu'il était d'abord, est devenu complexe ; bien des rites égyptiens ont passé dans les mœurs du peuple, et même dans le mosaïsme[1]. C'est à l'Égypte que Moïse a emprunté le type de l'Arche (§ 11), le culte du Taureau, comme image symbolique de la divinité (§ 2), celui des Boucs (§ 31), du Serpent (§ 30), l'usage des colonnes solaires ou obélisques (§ 20), et immédiatement après la sortie nous trouvons le culte de Molok (Amos V, 26; Actes VII, 43). Tout nous prouve donc que le peuple juif était polythéiste, mais que ce polythéisme revêtit la forme du sabéisme. Nous allons

[1] Spencer, *De legibus Hebr. ritual.* Nicolas, *Études sur l'Ancien Testament*, p. 95 et suiv.

maintenant passer en revue tous les dieux tour à tour adorés par les israélites; nous trouverons qu'à l'exception de quelques-uns[1] qui ne peuvent pas être classés, ils se rapportent tous au principe mâle et au principe femelle de la nature, à Jupiter et à Cybèle, au ciel et à la terre, au soleil et à la lune.

[1] Théraphim, § 32.

DEUXIÈME PARTIE.

Caractéristique des divinités adorées par les juifs.

A. DIVINITÉS SE RAPPORTANT AU SOLEIL.

18. *Baal.* Le nom de Baal, qui signifie maître ou seigneur, est avant tout une dénomination générique[1], mais ensuite elle sert à désigner la principale divinité syrienne. Cette divinité correspond à plusieurs des divinités helléniques qui à la vérité se confondent entre elles; elle est le Soleil[2], ou Mars[3], ou Saturne[4], ou Jupiter[5]. Mais toutes ces dénominations, si différentes pour la forme, sont identiques quant au fond, car «tous les noms que tu lui donneras (à Dieu, à Jupi«ter) seront convenables s'ils caractérisent quelqu'une «de ses propriétés, quelque effet de sa nature cé«leste,» dit Sénèque[6], qui l'appelle par conséquent Liber, Hercule, Mercure; et ailleurs[7] il ajoute que

[1] Creutzer, liv. IV, 3. Seldenus, *Synt.*, II, 1.

[2] *Id.* Voss., I, 16; Seld., II, 1; De Saulcy, *Hist. de l'art jud.*, I, 131. Dupuis, III, 18 etc.

[3] Voss., I, 16. — [4] *Id.*

[5] Creutz., IV, 3; Th. Hyde, II; Seld., II, 1; Louis de Dieu, *Animadversiones in Act.*, VII, 43; Gesenius, *Thesaurus*, Augustin, VII, *Locutionum*, cap. I: *Solet dici Baal nomen esse apud gentes illarum partium Jovis... quod lingua punica putatur ostendere; nam Baal Punici videntur dicere dominum unde Baalsamen, quasi dominum cœli intelligentur dicere.*

[6] Sén., *De la Bienf.*, IV, 7, 8. — [7] Quest., *Nat.*, II, 45.

Jupiter est «celui... auquel tout nom peut convenir.» Montrons donc que Baal est le Soleil. Presque toujours le nom de Baal se trouve, dans l'Ancien Testament, associé aux étoiles et à l'année céleste (2 Rois XVII, 16; XXIII, 4, 5; 2 Chr. XXXIII, 3), sans doute comme en étant le Seigneur et le Maître; de même que les anciens Arabes adoraient[1] le Soleil en «faisant chaque jour des «libations, et en brûlant de l'encens sur un autel «élevé au-dessus de chaque maison,» de même aussi les Hébreux allaient adorer Baal sur le toit de leurs demeures (Jér. XXXII, 29; Soph. I, 5; Jér. XIX, 13). Nous savons en outre que Baal est identique à Bel ou Bélus; or Bélus est le Soleil. «Assyrios constat,» dit Servius[2], «Saturnum quem eumdem et solem dicunt, «Junonemque coluisse; quæ numina etiam apud Afros «postea culta sunt. Unde et lingua punica Bal deus di«citur; apud Assyrios autem *Bel* dicitur quadam sa«crorum ratione et Saturnus et *Sol.*» Nous arriverons au même résultat en montrant par des témoignages anciens que Baal étant identique à Saturne, est par conséquent identique au Soleil; le passage de Servius que nous venons de citer en est une preuve; mais ce n'est pas la seule. En nous disant que le Dieu auquel appartient la seconde planète est d'après les uns le Soleil, d'après les autres Saturne; Hygin[3] nous apprend que pour les anciens il y avait identité entre ces deux astres, ou si l'on veut entre ces deux dieux. Saint Jérôme dit: «Bel, quem Græci Belum, Latini Saturnum vocant.» Voilà donc Bel et Saturne qui ne sont qu'une seule et même divinité; or Saturne est aussi le Soleil.

[1] Strab., XVI, 3, § 7. — [2] Servius, *Ad Æneid.*, I, 733. — [3] Hygin, *Poëm. astron.*, II.

« Phœnices et Syri, » dit Damascius[1], « *Saturnum* vocant *El*, *Bel* et Bolathen, » et d'un autre côté El est le Soleil d'après Servius : « Omnes in illis partibus *Solem* « colunt, qui ipsorum lingua *Hel* dicitur unde et *Ἥλιος*. » — Si nous supposons que Baal est Jupiter, Jupiter lui-même, tout en étant le Ciel et l'espace, nous reportera encore au Soleil. Pour prouver que ces deux dieux doivent être confondus, Macrobe[2] s'appuie sur ce que dit Homère que Jupiter descend dans l'Océan et en remonte en douze heures; sur ce que, dans le Timée, Platon le représente toujours allant, toujours marchant, tandis que la terre reste immobile. Le Soleil, et par conséquent Baal, est encore Mars, puisque la troisième planète est dite être soit de Mars, soit d'Hercule[3], et qu'Hercule n'est autre que Jupiter ou le Soleil; témoin ses douze travaux qui ne sont que le passage du Soleil à travers les douze signes du zodiaque[4]; témoin encore le fait que le dieu de Tyr, c'est-à-dire Hercule ou Melkart, est souvent appelé Jupiter, et entre autres par les historiens Dius, Ménandre, Dion[5], et quelque fois même Baal[6], et qu'il est associé à la déesse Astarti[7]. Tout nous porte donc à identifier Baal avec Saturne et Jupiter (2 Rois XXIII, 5); par conséquent il n'est pas seulement le Soleil; il est aussi l'espace libre qui s'étend entre nous et la voûte céleste; il est le Ciel. On sait en effet que les Perses donnaient le nom de Jupiter à toute la circonférence du ciel[8]. Dans l'ouvrage

[1] Damasc., *Vie d'Isidore dans Photius*, 242. — [2] *Saturn.*, I, 23. — [3] Hygin, *Poëm. astron.*, II, il y a donc identité entre Mars et Hercule. — [4] Dupuis, liv. III, 1. — [5] Josèphe, *Contra Ap.*, I, 5; *Antiq.*, VIII, 2. — [6] Josèphe, *Antiq.*, VIII, 7; IX, 6. — [7] Josèphe, *Antiq.*, VIII, 2. — [8] Hérod., I, 131.

perdu de Cicéron sur son consulat[1], Uranie parle ainsi à l'orateur romain :

«Jupiter, rayonnant d'une flamme féconde,
«De sa lumière immense éclaire tout le monde.
«A sa voix les mortels naissent comme les dieux ;
«Il pénètre, il anime et la terre et les cieux etc.

Le poëte Ennius[2] a donné de Jupiter cette définition : «Adspice hoc sublime candens, quem invocant «omnes Joven,» et Euripide, dans son Jupiter tragique[3], en a donné une à peu près identique, rapportée aussi par Lucien[4]. Baal est donc à la fois et le Soleil et l'Univers. Peut-être pourrait-on trouver une nouvelle preuve que Baal est le Soleil dans le fait que le nom de Cyrus[5] (κῦρος), qui signifie Soleil, s'est corrompu ou abrégé dans le mot κύριος, qui n'est que la traduction grecque du mot Baal; Baal serait donc le Soleil.

Une dernière remarque à faire sur Baal, c'est qu'on lui offrait des victimes humaines, et cela dans la vallée de Hinnon, à l'endroit même où l'on en offrait à Molok (Jér. II, 23; XIX, 4-fin; XXXII, 35), avec lequel il est identique. Disons en terminant que Baal a été adoré par les Juifs pendant tout le temps des Juges (Juges II, 11-13; III, 7; VI, 30; VIII, 33; X, 6) et encore longtemps après.

19. Nous serions incomplet sur l'article de Baal si nous ne parlions pas de deux autres noms qu'il prend dans la mythologie orientale. L'un de ces noms est

[1] *De divin.*, I, 11.—[2] Cicéron, *De nat. deor.*, II, 2, 25 ; III, 4, 16. — [3] Cicéron, *De nat. div.*, II, 25. — [4] Lucien, *Jupiter tragique*, 41.

[5] Gesen., *Thesaurus*, au mot כֹּרֶשׁ ; Malcolm, I, 337, 338. A ce que m'a dit un de mes amis, diacre de l'Église grecque, en grec byzantin, on dit κῦρος (Seigneur), pour κύριος.

Melkart (ou Hercule) et l'autre Adad. Melkart, qui signifie roi de la Cité (מֶלֶךְ קַרְיָה), d'après Bochart[1], est le dieu de la ville de Tyr et se confond probablement avec l'Apollon (ou le Soleil) de la même ville[2]. D'un autre côté il tient au dieu Mars puisque la planète de ce nom est dite être de Mars ou de Hercule[3]. Enfin il a trait avec Jupiter puisque d'après certains auteurs[4] c'est Jupiter qui est dieu des Tyriens. Dans les inscriptions phéniciennes le nom de Melkart apparaît très-souvent[5] et il entre dans beaucoup de noms propres[6].

L'autre nom de Baal est Adad[7]. « Assyrii *solem* sub « Jovis nomine... colebant, » dit Macrobe[8], « ... accipe « quid Assyrii[9] de solis potentia opinentur. Deo enim « quem summum maximumque venerantur, Adad no- « men dederunt; ejus nominis interpretatio significat « Unus. » Cette étymologie, d'après laquelle le soleil tire son nom de ce qu'il est seul de sa nature, a été donnée par d'autres auteurs. Avant Macrobe, Aratus avait dit : « *Sol* dicitur aut ex eo quod *solus* sit, aut quod « *solito* per dies surgat et occidat; » et d'après Cicéron[10] « le nom d'*Apollon* est grec; on prétend que c'est le « soleil... que le *soleil* est ainsi nommé ou parce qu'il « est *seul* de sa grandeur entre tous les autres ou parce « qu'il obscurcit tous les autres et paraît *seul* du mo- « ment qu'il est levé. » Apollon porte aussi[11] le nom

[1] Bochart, *Canaan*, II. — [2] *Quinte-Curce*, IV, 2, 3, 8. — [3] Hygin, *Poëm. astron.*, II. — [4] Josèphe, *contre Ap.*, I, 5; *Ant.*, VIII, 2. — [5] Maltaise, *Domino nostro Melkarti domino Tyri, hoc vovens servus tuus.* — [6] Hamilcar (הוּ כלקר *quem donavit Melkar*), *Bomilcar* etc. — [7] Voss., II, 6. — [8] Sat., I, 23.

[9] Josèphe (*Ant.* IX, 2) croit à tort qu'Adad fut un roi syrien divinisé; d'après cela le roi Ben-Adad serait peut-être un de ses descendants. — [10] Cic., *De Nat. div.*, II, 27; III, 21. — [11] Strab., XIII, 2, § 5.

de *Hecatus* (אחד, *unus*) et Pythagore l'appelait *Une*[1]. Gesenius rapproche Adad (הֲדַד) d'Adadus ou de l'*Ἀδῶδος* de Philon de Byblos et les assimile. Une preuve évidente qu'Adad n'est que le soleil, c'est qu'il a la tête entourée de rayons inclinés vers la terre[2], tandis que ceux de sa femme Atergatis (la terre) tendent en haut. L'étymologie d'après laquelle Adad signifierait *Un* ne doit pas être rejetée, bien que dans ce sens le mot *Adad* ne soit pas hébreu[3]; car, comme le remarque Bochart[4], הֲדַד a pu signifier *un* puisque dans le Talmud l'adv. הדדי signifie : « una, simul, pariter, » et l'arabe הדאד « idem, similis, tam similis ut pro uno haberi possit. »

20. *Baal-Khammon.* Nous avons dit que Baal est avant tout une dénomination générique. Il y a plusieurs Baals ou Baalim; mais ces Baals ne sont toujours que la même divinité (Jupiter ou le soleil) considérée de différents points de vue. Dans les inscriptions numidico-puniques cette divinité suprême est souvent appelée *Baal-Khammon* (בַּעַל חַמּוֹן, Baal brûlant) que Gesenius[5] traduit par *Baal solaire.* « Rien de plus fréquent, » dit de Saulcy[6] « ... sur les cippes votifs puniques que « la mention de Baal-Ammon; et comme parfois une « effigie radiée, emblème évident du soleil, accompagne « ces dédicaces au Baal-Ammon, il est tout naturel de « voir en lui le soleil divinisé... » Ceci nous amène tout naturellement à parler des *colonnes solaires* ou khammanim (חַמָּנִים, de חַמָּה, de chaleur, soleil). Lé-

[1] Plut., *Isis et Os.*, LXXVIII. — [2] Macr., *Sat.*, I, 23.

[3] En hébreu, un se dit אֶחָד ou חַד (Dan., VI, 3, 18; VII, 5; II, 31; Esras, IV, 8. — [4] *Canaan*, II, 8. — [5] Gesen., *Monum.*, 3e; *Maltaise*, 3e, 4e et 5e; *Carthaginoises*, 1re, 2e, 3e, 4e; *Tunisiennes.*

[6] De Saulcy, *Hist. de l'art judaïque.*

vit. XXVI, 30; 2 Chr. XXXIV, 4). On n'est d'accord ni sur la forme ni sur la signification symbolique de ces khammanims. Les uns y ont vu des temples du soleil, des pyrées semblables à ceux des Perses[1] « ou des « enclos découverts où l'on entretenait du feu en l'hon- « neur du soleil; » d'autres[2] pensent que ce sont des statues, des simulacres du soleil; leur place était sur l'autel même (2 Chr. XXXIV, 4) du dieu qu'ils figuraient. Pour nous, nous croyons, avec les partisans de la seconde opinion, que c'étaient des pierres taillées en forme conique, des pyramides, des obélisques destinés à représenter les rayons du soleil. « J'ai vu, dit Ammien « Marcellin[3], dans cette ville (Thèbes d'Égypte)... plu- « sieurs masses de pierres qui représentaient des dieux « de l'Égypte, nombre d'obélisques. Les anciens rois « les avaient fait ériger en les consacrant à leurs divi- « nités... Un obélisque est une pierre... de la figure « d'une borne qui s'élève peu à peu à une hauteur con- « sidérable: pour la faire ressembler à un rayon on la « polit avec art, et on en diminue les quatre faces de « manière que le sommet se termine insensiblement en « pointe. » Plus loin le même auteur parle d'un obélisque de Thèbes « dédié particulièremant au soleil et « dressé au milieu d'un temple somptueux, » obélisque que Constantin fit porter à Rome et au bout duquel on plaça une *boule d'or;* plus tard cette boule fut rempla-

[1] Bochart, *Canaan*, II, 17; *Aben Esra;* Calmet.

[2] Pocarus, *De simulacris solaribus*, V; Gesenius, Thesaurus, Spencer, *De Leg. Hes. ret.*, II, 25, § 1 et sq.; De Saulcy, *Hist. de l'art. jud.;* Munk, Palest; Rosenmüller, *Scholia in V. T.* Jablonski, *Panth. Ægypt. proleg.*, XXXIV; Rosenmüller dit que Ben Saadias se traduit « *columnas* et *simulacra.* »

[3] A. Marc, XVII, 4

cée par « une figure d'airain qui représentait un flam-« beau; elle était également couverte de feuilles d'or et « son éclat imitait celui du flambeau. » Dans un dernier passage enfin[1] Ammien Marcellin dit que cette figure est appelée *pyramide*[2] parce que, semblable à la flamme, elle se termine en ce qu'on appelle *un cône*. Arrien[3] parle de deux colonnes consacrées à un Hercule qu'il croit être l'Hercule tyrien, lequel n'était autre que Jupiter et que Baal. Concluons donc que les colonnes solaires étaient des représentations symboliques du soleil.

21. *Baal-Phegor.* Si l'on n'est pas d'accord sur l'étymologie du nom de *Pehor* ou *Phegor*, ce dieu adoré par les Juifs pendant leur voyage à travers le désert (Nomb. XXV, 3; XXXI, 16; Deut. IV, 3; Jos. XXII, 17; Ps. CVI, 28; Osée IX, 10), il y a, en revanche, unanimité d'opinions sur la nature de son culte. Ce culte était de la plus révoltante obscénité : aussi nous garderons-nous bien de rapporter tout ce qu'on en a dit[4]; la pudeur la moins prude s'en offenserait. Il suffit de dire que l'identité des deux cultes est telle qu'elle nous porte à identifier Baal-Phegor avec Priape ou avec Camosch[5]; dans tous les deux, en effet, le Phallus jouait un grand rôle; et comme c'est précisément en l'honneur du dieu des morts que se célébraient la nuit ces orgies délirantes des Phallophories[6], Seldenius[7], et après lui

[1] A. Marcel., XXII, 15. — [2] D'après Jablonski (*Panth. prolog.*, 34), le mot *pyramide* vient de l'égyptien *Pire* ou *Pira*, soleil (en grec, *pyr* signifie *feu*), et *mu-e*, rayon; pyramide signifie donc *rayon du soleil*. — [3] Arrien, II, 7. — [4] Jérôme, Ad Osée, IX, IV; *Isid. de Sévil. orig.*, VIII; Maïmon., *De idol.*, III, 2; Creutzer, IV, 3; Voss., II, 7; Gesen., *Thesaurus*. — [5] Jérôme; Calmet. — [6] Creutz., IV, 3; Dupuis, III, 18. — [7] Seld., I, 5.

Creutzer, ont assimilé Phegor au dieu des enfers. En tout cas son culte brûlant de passion témoigne d'un dieu qui préside au développement des germes de la nature[1], à la génération universelle s'opérant sous les rayons enflammés du soleil du printemps.

22. *Baal-Berith.* Ce dieu n'a été adoré qu'une seule fois, à notre connaissance, par les israélites, c'est après la mort de Gédéon (Juges VIII, 33); son temple était à Sichem (Juges IX, 4, 46). Ici encore on n'est pas d'accord sur l'étymologie, les uns tirant le nom de Berith de la ville de Béryte[2], les autres, au contraire, du mot hébreu berith (בְּרִית) qui signifie alliance[3]. Pour nous, nous adoptons cette dernière opinion, parce que comme dieu des alliances, Baal-Berith nous rappelle « Jupiter Pistius ou Deus Fidius » des Latins[4], c'est-à-dire le Jupiter protecteur des serments et des alliances[5]. Dom Calmet remarque que le nom de Berith rappelle celui de Berouth, femme d'Elioun, d'après la mythologie phénicienne de Sanchoniaton, du dieu Briseus, de la déesse Briso[6] de Baris, en Arménie. Pline le naturaliste[7] parle du temple *Briaze ou Brutium*, en Bithynie, au pied duquel passe le fleuve Alachas, dont les eaux brûlent, dit-on, les *parjures* comme si on les approchait de la flamme. « Le Chaldéen porte : ils choi- « sirent Beel-Kian pour leur erreur... Le dieu Kioun « ne serait-il pas le même que Baal-Berith[8] ? » Il y a plus; Calmet insinue qu'on peut assimiler Baal-Berith au dieu philistin Dagon, parce que la déesse Britomar-

[1] Dupuis, III, 18. — [2] Bochart, *Can.*, II, 17; Creutz., IV, 3; Dupuis, III, 18. — [3] Guignault dans Creutz., IV, 3; Munk, *Palest.*, p. 89. [4] Munk, *Palest.*, 89. — [5] Calmet. — [6] Philosophoumena, V, 8, 14. — [7] H. Nat., XXXI, 1. — [8] Calmet.

this, déesse de l'alliance, fut surnommée Dictyma[1], le grand poisson; or comme Dictyma est une déesse de la Crète, Berith serait aussi un dieu Crétois.

23. *Baal-Zeboub.* Le roi d'Israël Ochozias (897-896 avant Jésus-Christ) étant malade (2 Rois I, 2, 3, 6, 16), envoya consulter sur l'issue de sa maladie l'oracle de Baal-Zeboub (dieu-mouche), dieu d'Accaron. Le prophète Élie s'en indigna, ne comprenant pas qu'on s'adressât à une divinité étrangère quand il y avait un dieu en Israël. Mais qu'était donc ce dieu Baal-Zeboub? On a supposé que le nom de Zeboub (mouche) était une dénomination injurieuse que lui auraient donnée les israélites[2]; mais ceci est impossible puisque Ochozias lui-même l'appelle de ce nom: or comment supposer qu'on puisse se moquer d'un dieu au moment même où l'on implore son secours? Nous sommes donc fondés à croire que cette appellation était vraiment sérieuse. Mais alors d'où lui vient-elle? Il est probable que le pays était infecté de mouches, et que les habitants avaient senti le besoin de se mettre sous la protection d'une divinité[3]; peut-être même était-ce la reconnaissance pour une délivrance miraculeuse de ces insectes qui leur avait fait donner à leur dieu le nom de mouche. Toujours est-il qu'il y avait beaucoup de mouches dans le pays. « Eugène Roger, dit M. Munk[4], « voyageur du dix-septième siècle, raconte que pendant « son séjour à Nazareth, une troupe de petites mouches « noires fit invasion dans la plaine d'Esdrelon où se « trouvait un camp de Bédouins composé de 600 tentes.

[1] Voir pour Dagon le § 34. — [2] Creutz., IV, 3; Voss., II, 4. — [3] Munk, p. 28, 89. — [4] Munk, p. 28; Roger est auteur de l'ouvrage intitulé *La terre sainte.*

« Hommes et bestiaux manquaient d'être étouffés par « ces insectes, qui leur entraient dans la bouche et « dans le nez. Dans le livre de Josué (XXIV, 12) on dit « que deux rois des Amorites furent chassés de leur « pays, non pas par les armes des Israélites, mais par « un insecte appelé *sirâh*[1]; ce mot est rendu commu- « nément par frelon. Élien[2] raconte aussi que les « Phasélites, peuplade cananéenne, furent forcés par les « guêpes de quitter leur pays, » et Pline[3] dit : « Cyre- « niaci Achorem (Accaron ?) deum (invocant), musca- « rum multitudine pestilentiam afferente etc. » Josèphe[4], qui en parle, ne nous donne cependant aucun renseignement nouveau. Mais on n'aura pas de peine à s'arrêter à l'idée que ce dieu protégeait le pays contre les mouches si l'on considère que c'est une protection semblable qui a valu à différents autres dieux des surnoms aussi bizarres; Jupiter[5] est *chasseur des mouches;* Hercule est aussi *chasseur des mouches*, des *sauterellse* et des *ipses*, espèce de vers qui rongent la vigne[6]; Apollon est le dieu protecteur *de la rouille*[7]; il y a une *Diane au marais*, et un *Bacchus au marais*[8]. Il n'y a donc rien d'improbable à ce que la mouche ait été adorée pour que sa fureur destructive fût apaisée, ou plutôt un dieu sous forme de mouche. « L'auteur du « livre de la Sagesse (XII, 8, 23, 24), remarque Cal- « met, après avoir dit que Dieu envoya contre les Amor- « réens et les Cananéens des guêpes et des mouches

[1] C'est-à-dire *frelon*, צִרְעָה. « Moïse avait prédit que cet insecte « serait un puissant auxiliaire pour les Hébreux : Ex. XXIII, 28; « Deut., VII, 20. » (Note de M. Munk.)

[2] *Hist. des anim.*, XI, 28. — [3] *H. N.*, X, 28. — [4] *Antiq.*, IX, 1. — [5] Voir pour tous ces exemples, Selden, II, 6. — [6] Strab., XIII, 1, § 58. — [7] Strab., XIII, 1, § 58. — [8] Strab., VIII, 4, § 9.

« pour les chasser petit à petit de leur pays, dit... que « Dieu les châtia par les mêmes choses à qui ils ren- « daient les honneurs divins. » Ceux qui l'ont pris pour le même que Beelzébul en ont fait[1] un Pluton, un prince des démons, un roi des enfers, ce qui nous semble faux. On a déjà fait remarquer que cette mouche pourrait bien être la mouche à miel; or Ammien Marcellin[2] nous apprend que dans les hiéroglyphes « l'a- « beille, qui fait le miel, signifiait selon eux (les Égyp- « tiens) un roi; par conséquent roi et Baal étant syno- « nymes, Baalzeboub serait roi-mouche,» c'est-à-dire que d'après Calmet « Baal-Zeboub n'était autre que Ju- « piter Idæus ou Dictæus, accompagné de ses mouches « ou des abeilles» qui lui avaient donné de leur miel.

24. *Camosch.* Il y a très-peu à dire sur Camosch, dieu des Moabites; Salomon lui bâtit un temple (1 Rois XI, 7, 33; 2 Rois XXIII, 13) sur la montagne située en face du temple de Jérusalem. Saint Jérôme l'assimile à Beelphégor: «...Camoch idolum... quod alio no- « mine appellatur Beelphegor, » et pour lui Beelphégor n'est autre que Priape; nous aurions donc encore ici un culte essentiellement phallagogique; ce serait le soleil ardent travaillant à la génération universelle, ce serait Bacchus [3], principe éternel de chaleur et de vie [4]. En partant du sens étymologique [5], Gesenius a vu en lui le vainqueur, le triomphateur par excellence, c'est-à-dire Mars. Calmet interprète ce nom par vitesse, ce qui convient bien au soleil, mais nous ignorons comment Thomas Hyde[6] a été amené à le confondre avec Baal-Zeboub.

[1] Selden, II, 6; Dupuis, III, 18. — [2] A. Marcel, XVII, 4. — [3] Voss., II, 8. — [4] Dupuis, III, 18. — [5] Camoch, de Camach, כָּמַשׁ, subegit. — [6] Th. Hyde, V.

25. *Molok.* Après le nom de Baal c'est bien certainement celui de Molok qui est employé le plus fréquemment pour désigner, dans la mythologie syrienne, le principe mâle de la nature. Les deux noms de Baal et de Molok sont identiques pour le sens puisque le premier signifie *maître* et *seigneur*, et que le second se traduit par *roi*. C'est toujours l'idée d'un maître, d'un roi de la nature; qu'on l'appelle Saturne, Jupiter ou le Soleil, peu importe. Mais à côté des noms il est d'autres raisons qui nous portent à identifier Molok avec Baal. Nous avons vu qu'on offrait à Baal des sacrifices humains dans la vallée de Hinnon. Or nous savons que cette vallée était la vallée classique par excellence du sanglant culte de Molok (2 Rois XXIII, 10; Jér. XXXII, 35); tous les deux possédaient le Thopheth. Que conclure de là? J'en conclus que Baal et Molok sont identiques. Le passage Jérém. XXXII, 35 (Cf. Jérém. XIX, 5) suffirait pour le prouver: « Ils ont « bâti à *Baal* des autels dans la vallée de Ben-Hinnon « pour faire passer (c'est-à-dire pour sacrifier, faire « brûler) leurs fils et leurs filles à *Molok*... » Et qu'on ne croie pas au moins que cette assimilation de Baal et de Molok soit assez nouvelle pour constituer un paradoxe; non, bien d'autres l'ont faite avant nous[1]; je sais bien que de grandes autorités ont prétendu[2] que c'était Mars, parce que Dieu était adoré par des sacrifices humains chez les Lusitaniens d'Espagne, les

[1] Creutz., IV, 3; Voss, II, 5; Spencer, II, 13; Louis-de-Dieu, *Animad. in Act.*, VII, 43; Rusekist, *De cultu extraneo seu idolatrico veterum Judæorum*, IV; Gesenius; Jablonski, *Proleg.*, 23; Cahen; Dupuis, III, 18 etc.; Calmet.

[2] Hydius, II.

Cimbres, les Albains du Caucase et les Scythes[1] ou Saturne[2], parce qu'il était, lui aussi, adoré d'une manière sanglante par les Phéniciens, par les Carthaginois et par différents autres peuples[3]; l'identité même de forme du Molok et du Saturne de Carthage[4] a fait conclure à l'identité des notions représentées par ces divinités. Nous sommes loin de nous en plaindre, puisque si on n'avait pas déjà fait ce rapprochement nous l'aurions fait nous-même; seulement, en disant que Molok était soit Mars, soit Saturne, on a eu le tort d'oublier que Mars et que Saturne ne sont autres que Baal ou le Soleil[5]; il est tout naturel de croire que le Saturne de Carthage n'était autre que l'Hercule de Tyr, c'est-à-dire que le dieu de la colonie était absolument le même que celui de la métropole; or nous avons montré que Melkar, l'Hercule tyrien, devait être confondu avec Baal. Mais il y a encore une preuve qui doit nous faire identifier Molok et Baal : les sept cellules de Molok nous rappellent celles en nombre égal de Mithra[6], et consacrées aux sept planètes; or tout le monde sait que Mithra n'est que le Soleil; et si

[1] Strab., III, 3, § 4; VII, 2, § 6; Hérod., IV, 62.

[2] Voss, II, 5; Boulang., IV, 2; Munk, p. 90-91.

[3] « Les Phéniciens, dans les grandes calamités, soit de guerre, soit de sécheresse, soit de famine, sacrifiaient ce qu'ils avaient de plus cher à Saturne... Autrefois (en Crète) les Curètes sacrifiaient des enfants à Saturne » (Porph., *De l'abst.*, II, 56).

[4] « Il y avait chez eux (les Carthaginois) une statue de bronze représentant Cronos; elle avait les mains tendues et inclinées vers la terre de sorte que l'enfant qu'on y mettait tombait en roulant dans un gouffre plein de feu » (Diod. de Sic., XX, 14, fragment conservé par Eusèbe); cf. M. Félix, Octav. Origène, (*Contre Celse*, V; Tertull., *Apolog.*, IX; Quinte-Curce, IV, 37 etc.

[5] Macrobe, *Saturn.*, I, 19. — [6] Origène, *Contre Celse*, VI.

l'on prétendait qu'il est Saturne, je répondrais, comme je l'ai déjà dit, que Saturne est aussi le Soleil; son nom d'El, en grec Hélios, en fait foi, ainsi que cette phrase de Servius: « Apud Assyrios... Bel dicitur... et « Saturnus et sol.»

Une dernière remarque nous reste à faire sur Molok. On s'est demandé si l'expression: *faire passer à Molok*, signifiait immoler, dans le sens propre du mot, ou bien seulement faire passer à travers la flamme en guise de lustration. Les uns se sont prononcés pour la première interprétation[1]; d'autres pour la seconde[2]; d'autres enfin ont admis les deux comme possibles et même comme probables[3]. Quant à nous, nous croyons que dans l'origine on brûlait bel et bien, mais que plus tard, les mœurs s'adoucissant, ces combustions ont souvent été remplacées par les simples formalités du sacrifice, et que ce n'est que dans les circonstances extraordinaires que ces sacrifices ont été réels. Chez les Assyriens, Molok prit le nom d'Addramelek (2 Rois XVII, 31), c'est-à-dire le roi magnifique[4].

26. *Kioun-Remphan.* Le mot כִּיּוּן (Amos V, 26, cf. Actes VII, 43), qui paraît signifier statue, base, a été traduit dans la version syrienne par Saturne; dans les Septante, par Raïphan; et dans le Nouveau Testament

[1] Gesenius; Gieseler (*Hist. dogm.*, § 45); Selden, I, 6. Leclerc croit que c'est pour adoucir l'horreur de l'expression que les rédacteurs de l'Ancien Testament ont mis הַעֲבִיר (faire passer), au lieu de הִבְעִיר (faire brûler). Rusekist, IV; 6e et 7e inscript. punico-numid.

[2] Maïmon., *De idololat.*, VI, 4, 5.

[3] Spencer, II, 13; Cahen; Cahen (*ad Levit.*, XX, 2-5) croit que de ces lustrations ignées vient l'expression (Matth. III, 11) baptiser par le feu.

[4] De Adir (אַדִּיר), magnifique, et de (מֶלֶךְ) Mélek, roi.

(Act. VII, 43), par Remphan; cette dernière traduction a été suivie par la Vulgate. Il est bien difficile de dire au juste ce que c'est que Kioun-Remphan; aussi n'a-t-on rien épargné pour y arriver. La plupart[1] supposent que c'est Saturne, d'autres[2] Molok ou le Soleil, ce qui revient parfaitement au même. Il est en effet probable que c'est Saturne, car chez les Coptes et chez les Arabes il s'appelle *Kevvân* (כִּיּוָן). Louis de Dieu[3] en donne une autre raison. Le mot koun (כוּן), dit-il, signifie au pihel : disposer, mettre en ordre, et en arabe et en syriaque, faire exister, produire; de là chez les Syriens le nom de *Kiava* (כְּיָוָא) donné à la nature; de là aussi, « Kioun est ea virtus quæ existentiam, naturam, apti-« tudinem, et dispositionem omnibus rebus tribut. » Remphan a le même sens que Kioun; puisque en arabe raph signifie mouvoir, agiter (les ailes); le substantif raph veut dire voracité, ce qui s'applique bien à Saturne qui dévore ses enfants; reph, avec la terminaison grecque, devient Repha, et le *n* final est parfaitement dans les habitudes grecques[4]. Le *m* du milieu est pour un *n* euphonique, lequel remplace le daguesh motivé par la racine géminée d'où vient le mot reph. — En outre, sur un alphabet égyptien contenant les noms des sept planètes, on trouve expliqué que Rephan est Saturne.

27. *Thammouz.* Un autre nom sous lequel on adore le Soleil c'est Thammouz. Ézékiel (VIII, 14) nous apprend qu'on pleurait Thammouz, ce qui nous reporte

[1] Dupuis, III, 18; Seld., II, 14; Daumer, *Culte de Molok*; Gesenius; Louis-de-Dieu.

[2] Jablonski, *Proleg.*, 23. — [3] *Animadv. in Act.*, VII, 43.

[4] Salomo*n*, Nephthaleï*m*, Siloa*m*.

immédiatement au mythe de Vénus et d'Adonis. Pausanias[1] parle d'une espèce de chapelle « où les personnes « d'Argos s'assemblent pour pleurer Adonis. » Ammien Marcellin[2] en parle aussi. « On voit, dit-il, les « prêtresses de Vénus pleurer pendant la fête d'Adonis.» Ailleurs encore[3] il nous dit que l'on considérait comme de mauvais augure que l'empereur Julien entrât dans Pyles pendant « l'anniversaire de la fête d'Adonis... « au moment où elle (la ville) retentissait de cris lu- « gubres et lamentables. » Lucien[4] rapporte qu'il y a à Byblos un grand temple de « Vénus byblienne dans « lequel on célèbre des orgies en l'honneur d'Adonis... « orgies dans lesquelles ils se frappent la poitrine, pleu- « rent et mènent un grand deuil par tout le pays... et « envoient des présents funèbres à Adonis en sa qua- « lité de mort... mais le lendemain ils racontent qu'il « est vivant, et le placent dans le ciel. »

Presque tous les auteurs sont d'accord à y voir Adonis, la Vulgate, Vossius[5], Creutzer[6], Le Maistre de Sacy etc.; or Adonis c'est le Soleil[7]; sa mort représente le Soleil s'abaissant dans l'hémisphère inférieur; son culte, partagé entre le deuil et la joie, représente la nature qui meurt et qui renaît chaque année. De ce qu'il était pleuré à Byblos, on peut inférer qu'il est le même qu'Osiris qui avait un temple dans la même ville[8], et qu'on célébrait à peu près avec les mêmes rites. L'opinion d'après laquelle[9] Thamouz ne serait qu'un homme divinisé ne me paraît pas acceptable.

[1] Paus., II, 20. — [2] *Id.* XIX, 1. — [3] *Id.* XXII, 9. — [4] *De Dia*, VI. [5] Voss, II, 4. — [6] Creutz., IV, 3 ; Pocarus, XII; Selden., II, 11. — [7] Macrobe, *Saturn.*, I, 21. — [8] Plut., *Isis et Os.*, XVII. — [9] Maïm., *Guide des égares*, III, 29 ; *Revue Germanique* du 15 juillet 1861.

28. *Gad.* Il nous est raconté (Gen. XXX, 11) que Léa, en enfantant Gad, s'écria : « Par Gad (בָּגָד)! Il n'y aurait cependant pas encore lieu de conclure de là que Gad est le nom d'une divinité, si nous n'avions le passage sans réplique de Es. LXV, 11 : « Vous dressez à « Gad une table et offrez à Méni du vin mêlé. » Le mot Gad signifie Fortune; on voit donc par là que Léa a invoqué la bonne fortune sur la tête de son enfant, qu'elle a tiré son horoscope, son thème généthliaque. Mais qu'est Gad, qu'est la Fortune? Les uns y ont vu[1] la planète Vénus ou Astarté; d'autres, la Lune[2]. Cette dernière opinion, qui n'est pourtant pas la nôtre, a pour elle un passage de Cicéron[3] : « La Lune, suivant « eux (les Chaldéens), préside à la naissance des en- « fants; et leurs remarques roulent sur l'observation « des astres avec lesquels la lune se trouve en conjonc- « tion à l'époque d'une naissance. » Une troisième opinion[4] prétend que c'est Jupiter. En effet, dit Cahen, les Arabes « le prennent dans leur astrologie pour l'é- « toile du bonheur. » Cette dernière opinion nous paraît préférable; l'alliance de Gad et de Méni correspond à celle de Baal et d'Astarté, c'est-à-dire des deux principes; or Méni est certainement la Lune; Strabon[5] parle du temple de *Men* dédié à la *Lune*; le mot grec Ménè (*Μηνη*) signifie lune; de là les mots allemands de *Mond* (lune) et de *Monat* (lunaison, mois). Concluons donc que Gad est encore un des noms de Baal, c'est-à-dire de Jupiter ou du Soleil[6].

[1] Gesenius; Creutzer, IV, 3. — [2] Guigniault *ad Creutz.*, IV, 3. — [3] *De Div.*, II, 43. — [4] Th. Hyd., II; Gesenius; Dupuis y voit la chèvre Amalthée. — [5] Strab., XII, 2, § 24. — [6] Rosenmüller; Cahen; Selden, I, 1. Calmet, cf. Basile (*Exam.*, 6e hom.); Senèque, *Quest. nat.*, II, 12; VII, 28; *Philosophoumena*, IV.

29. *Mercure-Marguemah.* On lit dans les Proverbes (XXVI, 8) : « Celui qui donne de la gloire à l'impie est « comme un sac de pierres (de perles?) dans Maguémah. » En général, on traduit le mot Marguémah par monceau de pierres, et l'on croit que l'auteur parle ici des tas de pierres de Mercure, si connus dans l'antiquité. Ces tas de pierres, où chaque passant en mettait une, servaient à marquer le chemin, et étaient consacrés à Mercure ou Hermès qui préside aux chemins. Strabon[1] les décrit ainsi : « On trouve... sur les che- « mins beaucoup de tas de pierres élevés en l'honneur « de Mercure; » et ailleurs[2] : « On voit de chaque côté « (de la route) en beaucoup d'endroits des rochers fort « élevés, cylindriques, d'une rondeur presque parfaite, « assez polis... chacun d'eux est placé sur un bloc plus « grand et en supporte un autre; ils ressemblent ainsi « aux *monceaux de pierres qui sont consacrés à Mer-* « *cure* (Hermaïa); en quelques endroits on les trouve « isolés et d'une seule pièce. » Jamblique[3] parle « d'an- « tiquas Mercurii columnas, » et Maïmonide[4] s'exprime en ces termes : « Mercurius cujus in eo cultus erat « quod lapides in eum conjectarent, vel coram eo spar- « gerent. » Or Mercure n'est qu'un des noms et une des conceptions du Soleil[5].

30. *Culte du serpent.* « Josias brisa le serpent d'ai- « rain que Moïse avait fait, et que jusqu'alors les Israé- « lites avaient encensé, en lui donnant le nom de *Nek-* « *huschtan*[6] (2 Rois XVIII, 4). » Ce culte du serpent est probablement emprunté à l'Égypte[7] où il était l'em-

[1] Strab. VIII, , 3, § 12. — [2] *Ibid.*, XVII, 1, § 21. — [3] *De myst.*, I, 2. — [4] *De idol.*, III, 2; cf. *Id.*, VII, 22, VIII, 19. — [5] Macr., *Saturn.*, I, 19. — [6] C'est-à-dire (serpent) d'airain. — [7] Orig., *Cont. Cels.*, V.

blême d'Isis, d'Harpocrate et de Sérapis[1]; de même qu'il est consacré à Minerve[2]. Le serpent figurait dans la divination, et en particulier dans la nécromancie sous le nom d'*Ob* (אוֹב). On a vu[3] dans le mot *ob*, écrit en lettres hébraïques, l'anagramme du Boa[4]. Quelques savants ont vu l'origine du culte du serpent dans l'éclair qui fend et sillonne les nues.

31. *Culte du Bouc.* Le culte du Bouc (שָׂעִיר, velu) a positivement existé chez les Hébreux (Lévit. XVII, 7; 2 Chr. XI, 15); les animaux désignés par le mot hébreu *saïr* (velu), étaient probablement des Faunes, des Satyres, moitié hommes, moitié boucs, vivant dans les lieux solitaires (Es. XIII, 21; Matth. IV, 1; XII, 43), et y poussant des cris (Es. XXXIV, 14). Remarquant une certaine analogie entre les mots *séïr* (bouc), *chir* (chanter), et Sirène, Bochart[5] en a conclu que c'étaient des Sirènes, et Rosenmüller[6] retrouve le nom de *Satyre* dans celui de *Saïr*: «est nomen Satyr,» dit-il, «ipsissimum hebræum שָׂטִיר, lit-«tera T interposita et adspirationem quæ est in lit-«tera ע compensante.» La tragolâtrie a sans doute été empruntée à l'Égypte, au culte de Mendès, de Pan. «A Mendès, dit Strabon[7], on adore Pan et le Bouc; «les boucs y ont même commerce avec des femmes, «selon ces vers de Pindare: «(Mendès), où les boucs qui «saillissent les chèvres, s'accouplent avec des femmes.» «Diodore de Sicile[8], fait remarquer Calmet (ad Lévit.

[1] Schnitzler, *Atlas hist. et pittor.*, pl. I, 3, 8; et II, 1. — [2] Plut., *Isis et Os.*, 72. — [3] Spencer, II, 21, § 2. — [4] Voy. dans la *Revue britann.*, octobre 1864, un article sur l'ophiolâtrie ancienne et moderne. — [5] Hieroz., e partie, VI, 6. — [6] *Ad Es.*, XIII, 21-22. — [7] Strabon, XVII, 9; cf. Hérod., II, 42. — [8] Diod., I.

« XVII, 7), dit que les Égyptiens adoraient le bouc avec « tant d'attachement que les prêtres qui succédaient à « leurs pères dans le sacerdoce, étaient obligés de se « faire initier aux mystères de ces boucs avant que « d'être reçus dans le sacerdoce des autres divinités. » Or on sait que Mendès et Pan[1] sont des emblèmes du Soleil.

32. *Théraphims.* Le mot Théraphims désigne les idoles que Rachel vola à son père Laban (Gen. XXXI, 30, 32, 34); celles que Mica (Jug. XVII, 5; XVIII) érigea sur la montagne d'Éphraïm; peut-être aussi celle par laquelle Gédéon (Jug. VIII, 27) induisit en erreur Israël; celle, enfin, que Michal (1 Sam. XIX, 13) mit dans un lit pour tromper la colère de Saül. L'étymologie du mot est très-incertaine. Les uns[2] le font venir de Rapha (רָפָא), guérir, d'où le grec θεράπευειν; les autres, de Sérapis, en le considérant aussi comme un dieu médecin[3]; mais la seule admissible, à notre avis, est celle qui le dérive[4] de Tharaph, être riche, et ensuite, enrichir, combler de biens; un théraphim serait alors un *bonorum dator*, un *averruncus*. Aussi haut que nous pouvons remonter dans l'histoire, ces idoles n'étaient pas d'origine judaïque; Laban était Mésopotamien, et c'est de Laban que les Juifs les ont empruntées; et plusieurs siècles après Laban nous les trouvons en usage à Babylone (Éz. XXI, 26). Quant au sens et à la signification de ces idoles, je dois faire remarquer qu'elles ne sont pas solaires comme les précé-

[1] Macrobe, *Saturn.*, I, 22. — [2] Des Mousseaux, p. 46, note 1. — [3] Sirapis, en effet, était médecin: « Si Esculape et Sirapis peuvent nous indiquer en songe le moyen de nous guérir. » Cic. *De div.*, II, 59. — [4] Pfeiffer, *De Theraphim*; Gesenius.

dentes, mais purement domestiques : ce sont des dieux pénates, protecteurs de la maison qui les reçoit ; mais c'est à la divination qu'ils paraissent avoir surtout été employés[1] ; le mot de Laban : J'ai auguré (Gen. XXX, 27, נִחַשְׁתִּי), en est une preuve. Une autre preuve en est leur association avec l'éphod (Jug. XVII, 5), et le fait que « le roi de Babel (Éz. XXI, 26) s'arrête sur les car- « refours.... pour consulter les théraphims. »

B. DIVINITÉS SE RAPPORTANT A LA LUNE.

33. *Astarté.* Au dieu Baal est toujours associée la déesse Astarté[2] ; et comme Baal est à la fois Bacchus, Jupiter et le Soleil, Astarté a eu part, par droit de communauté, à tous les titres de son mari ; elle est Vénus, Junon, la Lune ; il est Osiris, elle est Isis. « On appe- « lait celui-ci Ammon, dit l'abbé Pluche[3], on la nomma « Ammonia ; il se nommait Achad, héro ou hérus, Baal, « Molok et Beelsamen[4] ; Isis fut, en conséquence, trai- « tée d'Achata ou Hécaté, l'unique, d'Architis[5], de « Baaltis, Baalith ou Balta, ou héra, la dame ; car tous « ces noms reviennent au même sens ; par la même « raison on l'honorait du titre de Beelsamina, la reine « du ciel (Jér. VII, 18 ; XLIV, 17, 18, 19, 25), ou tout « simplement du beau nom de.... reine. On reconnaît « à ce trait la Junon des Latins, et l'héra ou la Dame... »

[1] Gesen., Gramberg, Buxtorf, Pfeiffer, Calmet, Spencer, Seldenus, Hyd. etc. ; Josèphe (*Antiq.*, VI, 14) a lu, dans le passage 1 Sam., XIX, 13, Cabed haïzzim (*foie de chèvre*) au lieu de *cebir haïzzim* (couverture de chèvre).

[2] Du grec *aster*, *astre*, ou du persan *astar*, *astre* (Court de Gibelin, *Comment. de Sanchon.*) — [3] Pluche, II, 10. — [4] *Orig. contre Cels*, V, 235. — [5] Macrobe, *Sat.*, I, 21.

Montrons d'abord qu'elle est Vénus, et puis nous montrerons qu'elle est Junon, la Lune etc. «*Quarta* (*Venus*),» dit Cicéron[1].... « Astarte vocatur, quam Adonidi nu- « psisse proditum est,» et Sanchoniaton[2] : « Les Phé- « niciens disent qu'Astarté est *Aphrodite;* » et plus loin : « Car de même que Baal est tantôt le Soleil, tantôt « l'étoile de Jupiter, et la Fortune, de même aussi « Astarté représente soit la Lune, soit *Vénus*, c'est-à- « dire l'étoile de Vénus, de l'amour, et la Fortune, et « est appelée Achéra et Méni.» « Astarté qui chez les « Grecs est dite Aphrodite,» dit Suidas. D'ailleurs l'obscénité de son culte concorde fort bien avec celui de Vénus[3], puisqu'il encourage la prostitution (2 Rois XXIII, 7); et Hérodote[4] nous dit positivement qu'elle avait un temple à Ascalon. Comme telle, Astarté se confond avec l'Anaïtis des Lydiens, des Arméniens et des Perses; avec la *Mylitta* et l'*Alilat* des Arabes, et par conséquent avec *Lilith*[5].

Prouvons maintenant qu'Astarté est aussi Junon. «*Juno* sine dubitatione ab illis (Pœnis) vocatur,» dit Augustin; et ailleurs : « Solet dici Baal nomen esse apud « gentes illarum partium Jovis, Astarte autem *Junonis.*» Comme portant le nom de Mylitta[6], elle préside aux

[1] *De nat.*, III, 23. — [2] *Dans Eus. prép. ev.*, I, 10. — [3] Voir § 35. — [4] Hérod., I, 105.

[5] Hérod. (I, 105) dit : « Les Assyriens donnent à Vénus le nom de « *Mylitta;* les Arabes, celui d'*Alilat*,» et ailleurs (III, 8) : les Arabes « appellent *Uranes Alilat.*» *Mylitta* vient, d'après Vossius, II, 22, de *Moledeth* (*part. hiph. de ilad, enfanter*), sage-femme; de *Mylitta* viennent les mots *Alilat*, et *Lilith*. *Lilith* (Es. XXXIV, 14) pourrait aussi venir de *Laïl* (לַיִל) *nuit;* et en effet, c'était un spectre nocturne. Dans les inscriptions puniques, *Mylitta* est appelée (2e, 3e, 4e *Carthaginoises*) *Tholad*, qui doit aussi signifier *sage-femme*, *Venus genitrix de Sénèque* (*Quest. Nat.*, II, 17). — [6] Voy. la note précédente.

accouchements, et se confond par conséquent avec Junon, Lucine et l'hyperboréenne Ilithye[1]. Son nom d'Uranie[2] et son titre de reine du Ciel (Jér. VII, 18; XLIV, 17-19, 25) font d'elle indubitablement la compagne de Jupiter. La phrase d'Hygin[3]: « Quarta stella « est Veneris.... quam nonnulli *Junonis* dixerunt,» en parlant de la planète que tout le monde appelait Vénus, est une preuve de la vérité de notre opinion.

Il nous reste à montrer qu'Astarté est aussi la Lune[4]. Lucien[5] le dit en propres termes : «Astarté, selon moi, « c'est la *Lune.*» Et Eusèbe[6]: « Astarté représentait « tantôt la *Lune*, tantôt etc.» De plus, si nous ne nous sommes pas trompé en disant qu'Astarté était Lucine, elle est aussi la Lune, puisque Lucine et la Lune sont une seule et même divinité.

34. Nous devons encore mentionner quelques noms sous lesquels est connue Astarté. Le premier est *Méni;* nous en avons déjà parlé (§ 28). Un autre nom plus intéressant est celui de *Dagon*, dieu des Philistins (1 Sam. V, 1-4). On a quelquefois dérivé le nom de Dagon du mot hébreu Dagon (דָּגָן), blé[7]: c'est une erreur; il est aujourd'hui reconnu que ce mot vient de Dag (דָּג), poisson[8]; nous sommes donc fondé à croire que ce dieu est le même que le babylonien Oannès[9], qu'A-

[1] Le nom d'*Ilithye* rappelle celui de *Lilith*, *Alilat*, *M-ylitta*, *Latone*. — [2] Hérod., I, 105; III, 8. — [3] Hygin, *Poëm. astr.*, 11. — [4] Creutz., IV, 3 etc. — [5] Lucius, *De Dea*, IV.

[6] *Prép. év.*, I, 10. — [7] Sanchon, Court de Gibelin, de Saulcy. — [8] Selden, II, 3; Munk, p. 91-92; Gesen., la phrase רַק הַדָּגוֹ נִשְׁאַר עָלָיו (1 Sam., V, 4) est traduite avec raison par Perret Gentil : Il ne restait de lui que la partie poisson; l'autre partie était donc humaine.

[9] Seld., II, 3.

tergatis[1], et que Dercito[2]; le portrait de Dercéto d'Ascalon, tracé par Diodore[3], répond tout à fait à celui de Dagon; or nous savons[4] que la divinité d'Ascalon était Vénus Uranie. Dagon et Astarté sont donc identiques. Mais il y a une autre raison qui prouve la vérité de notre assertion : cette raison c'est que, parmi les Syriens, les adorateurs d'Astarté[5] étaient à peu près les seuls qui s'abstinssent de manger du poisson, puisqu'il le considéraient comme sacré. D'ailleurs ce qu'Hygin[6] rapporte de cette divinité achève de l'identifier avec Dercéto et Dagon; toutes les deux, en effet, se précipitent dans le même lac, sont changées en poissons, et c'est en leur honneur que les Syriens s'abstiennent de la chair de ces animaux. — Un dernier nom d'Astarté, enfin, c'est celui de *Lilith*[7], dont nous avons déjà parlé. On s'accorde[8] à y voir un spectre nocturne qui hante les lieux sauvages[9], une espèce de femme ornée de cheveux d'emprunt, suçant le sang des hommes endormis, quelque chose comme une larve poursuivant les enfants et les femmes, et venant s'asseoir, la nuit, au chevet des femmes en couches, probablement pour dévorer l'enfant. Les Rabbins prétendent que c'est Ève, une des quatre femmes d'Adam, et mère des démons.

35. *Succoth-Bennoth.* L'imagination des savants s'est étrangement fourvoyée au sujet des Succoth-Benoth

[1] Pour *Adergatis*, *Aderdagis*, *de adir*, *magnifique*, *grand*; et de *dag*, *poisson*. — [2] Ces deux divinités n'en font qu'une seule d'après Ctésias et Strab., XVI, 3, § 8. — [3] *Diod.*, I, 2e partie, 5; *Lucien*: *de Dea*, XIV. — [4] Hérod., I, 105. — [5] Artimidore (*Oneir.*, I, 9). — [6] Hygin. (*Poëm. astr.* II, au mot *Pisces*; Bochart (*Hieroz.*, 1re partie, I, 6. — [7] Voy. p. 42, § 33, note 3. — [8] Rosenmüller; Bochart (*Hist.*, 2e part., VI, 9) etc. — [9] Voy. une allusion dans Ps. XCI, 5, 6.

(c'est-à-dire tentes des filles); les uns[1] ont cru y voir la constellation des Pléiades; d'autres[2] ont pris ce nom pour un nom propre, pour celui de Vénus. Erreur que tout cela. Les tentes des filles étaient tout simplement des tentes de prostitution[3], et faisaient partie du temple de Vénus-Astarté (1 Rois XXII, 47; 2 Rois XXIII, 7); la prostitution religieuse était très-commune dans l'antiquité[4]. Hérodote[5] la décrit ainsi : « Les Babyloniens « ont une loi bien honteuse; toute femme née dans le « pays est obligée, une fois en sa vie, de se rendre au « temple de Vénus pour s'y livrer à un étranger... on « voit en tout sens des allées séparées par des cordages « tendus; les étrangers se promènent dans ces allées « et choisissent les femmes qui leur plaisent le plus. « Quand une femme a pris place en ce lieu, elle ne peut « retourner chez elle que quelque étranger ne lui ait « jeté de l'argent sur les genoux et n'ait eu commerce « avec elle hors du lieu sacré. Il faut que l'étranger, « en lui jetant de l'argent, lui dise : J'invoque la déesse « Mylitta. Quelque modique que soit la somme il n'é- « prouvera point de refus; la loi le défend, car cet ar- « gent devient sacré, et il ne lui est permis de repous- « ser personne. Enfin, quand elle s'est acquittée de ce « qu'elle devait à la déesse en s'abandonnant à un étran- « ger, elle retourne chez elle... Une coutume à peu près

[1] Dupuis, III, 18. — [2] Seld., II, 6; Voss., II, 22; Benoth, le B, ont-ils dit, se prononce très-souvent V; reste donc Venoth.; mais le T (ת) se prononce en hébreu moderne comme S; nous avons donc Venos ou Vénus; tout cela est appuyé par des citations. — [3] Guigniault (Ad Creutz., IV, 3); Beugnot (*Hist. de la chute du pagan.*, vol. I, p. 102); Chastel (*Chute du paganisme*, p. 72; Eusèbe (*Éloge de Constantin*, VIII). — [4] Q. Curce, V, 1; Josèphe (*Antiq.*, XVIII, 4). — [5] Hérod., I, 199.

« semblable s'observe en quelques endroits de l'île de « Cypre. » Et Strabon[1] : « C'est un usage ordonné par « je ne sais quel oracle que toutes les femmes babylo- « niennes doivent accorder leurs faveurs à un étranger ; « elles arrivent dans un lieu consacré à Vénus, accom- « pagnées d'une nombreuse suite... le premier venu « s'approche, jette sur ses (de celle qui lui plaît) ge- « noux autant d'argent qu'il le juge à propos, et, l'em- « menant hors de l'enceinte, il obtient ses faveurs. Cet « argent est regardé comme consacré à Vénus. » Et ail- leurs[2] encore : « Le temple de Vénus à Corinthe était « si riche qu'il avait à son service plus de mille cour- « tisanes, de celles que des hommes et des femmes « avaient coutume de consacrer à cette déesse. Les fa- « milles les plus distinguées lui (à Anaïtis, en Armé- « nie) consacrent leurs filles encore vierges ; et c'est « une loi du pays qu'après s'être durant un long temps « prostituées dans le temple d'Anaïtis, elles s'engagent « avec un mari ; aucun ne refuse de les accepter pour « épouses. » Lucien[3], après avoir parlé du deuil que l'on faisait d'Adonis à Byblos, deuil dans lequel on se rasait la tête, s'exprime ainsi : « Les femmes qui ne « veulent pas sacrifier leur chevelure paient une « amende qui consiste à prostituer leurs charmes pen- « dant une journée ; les étrangers seuls, du reste, ont « droit à leurs faveurs, et le prix du sacrifice est offert « à Vénus. » Voilà ce qu'étaient les Succoth-Benoth, et voilà aussi dans quelles pratiques infâmes consistait le culte d'Astarté chez presque tous les peuples, et no- tamment chez celui d'Israël.

[1] Strab., XVI, 1, § 16. — [2] *Id.*, VIII, 7, § 3 ; XI, 19, § 9. — [3] *De Dea*, VI ; voir Ezek., XVI, 33.

Conclusion.

36. Arrivé au terme de mon travail je me résume. La religion primitive du peuple juif est le sabéisme, forme du polythéisme. Avant comme après Moïse, la masse du peuple juif a persévéré dans le polythéisme jusqu'à l'exil, et tous les efforts des prophètes pour l'amener à leur monothéisme sont venus se briser contre son éducation primitive. Quand il lui est arrivé quelquefois de n'adorer qu'une seule divinité, soit Jéhovah, soit une autre, ce n'a été que parce qu'elle se croyait son obligée pour quelque grande délivrance, ce qui ne l'a pas empêchée de revenir bientôt à ses dieux chéris et multiples.

Vu par le président de la soutenance,
E. REUSS.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 28 juin 1865.
Le Recteur, DELCASSO.

Principaux ouvrages lus ou consultés.

Ancien Testament (texte hébreu, *Septante*, *Vulgate*, *Bible* de Cahen, *Scholia* de Rosenmüller.) — Creutzer-Guigniault, *Religions de l'antiquité.* — Dupuis, *Origine de tous les cultes.* — Benjamin Constant, *De la religion.* — Seldenus, *De diis Syris.* — Th. Hydius, *Historia religionis veterum Persarum.* — Jablonski, *Pantheon Ægyptiorum.* — Vossius, *De theologia gentili.* — Spencer, *De legibus Hebræorum ritualibus.* — Dom Calmet, *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.* —

Pfeiffer, *De Theraphim etc.* — Rusekist, *De cultu extraneo seu idololatrico veterum Judæorum.* — Grabner, *De sacris Judæorum peregrino in hortis ritu factis.* — Pocarus, *De simulacris solaribus Israelitarum.* — Rud. Kieslingius, *De superstitione Israelitarum sub quercubus cultu.* — R. G. Klose, *De polytheismi vestigiis apud Hebræos ante Mosem.* — Laz. Benj. David, *Ueber die Religion der Hebräer vor Moses.* — Gramberg, *Kritische Geschichte der Religionsideen des Alten Testaments.* — Daumer, *Culte de Molok chez les Hébreux de l'antiquité.* — Guillany, *Les sacrifices humains chez les Hébreux de l'antiquité.* — Court de Gebilin, *Monde primitif.* — L'abbé Pluche, *Histoire du ciel.* — De Saulcy, *Histoire de l'art judaïque.* — Salvador, *Histoire des institutions de Moïse.* — Munk, *Palestine.* — Bochart, *Phaleg et Canaan. Hierozoïcon.* — Nicolas, *Études sur l'Ancien Testament.* — Boulanger, *L'antiquité dévoilée par ses usages.* — Gesenius, *Thesaurus linguæ Hebreæ et chaldeæ. Scripturæ linguæque Phœniciæ monumenta.* — Volney, *Ruines.* — Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes avant Mahomet.* — Coran, par Kasimirski. — Malcolm, *Histoire de la Perse.* — Gougenot des Mousseaux, *Dieu et les dieux.* — Louis-de-Dieu, *Animadv. in acta apost.* — Moïse de Khorène, *Histoire d'Arménie.* — Brunel, *Avant le christianisme.* — Judas, *Nouvelles études sur une série d'inscriptions numidico-puniques. Nouvelle analyse de l'inscription phén. de Marseille.* — Bargès, *Mém. sur le sarcophage et l'inscription funéraire de Sidon.* — Hérodote. — Sanchoniaton. — Xénophon. — Strabon. — Plutarque, *Isis et Osiris.* — Lucien, *De la déesse syrienne.* — Diodore de Sicile. — Macrobe, *Saturnales. Commentaire du Songe de Scipion.* — Pausanias, *Voyage en Grèce.* — Hygin, *Poëme astronomique.* — Cicéron, *De natura deorum; de divinatione.* — Josèphe. Porphyre, *De l'abstinence des viandes* (lettres à Anebon). — Jamblique, *De mysteriis Ægyptiorum.* — Ammien Marcellin. — Maïmonide, *More nevokim,* ou *Guide des égarés. De Idololatria.* — Rig-Véda. — Max. Müller, *Essai de mythologie comparée.* — Renan, *Histoire des langues sémitiques.* — Pline le naturaliste, etc.